

cahiers littéraires internationaux

phœnix

PARUTION TRIMESTRIELLE
Automne 2015 — numéro 19

Bruno Doucey

Pierre Kobel — Françoise Siri — Stéphane Bataillon
Nimrod — Murielle Szac — Michel Ménaché — René Depestre

Partage des voix

Merlin Barthélémy — Guy Torrens — Jacques Lucchesi
Corinne Le Lepvrier — Téric Boucebci — Joël-Claude Meffre
Olivier Domerg — Khalid El Morabethi — Laurent Grison
Henri-Louis Pallen — Odile Vecciani — Lionel Mazari

Voix d'ailleurs Jan Cimický (Tchéquie)

Sporades

Dionysios Dervis-Bournias — Jean-Philippe Domecq
Jean-Paul Bota — Alain Paire — Sanda Voïca
Alexandre Prieux

Chronique de Jean Blot — Notes en archipel



Automne 2015

Bruno Doucey, poète invité

Une hiérophante de notre temps

Véronique Sablery n'est pas une fourmi, n'est pas une guêpe non plus, encore moins une renarde, debout sur ses pattes arrière – même si sa silhouette regardant longuement par la fenêtre pourrait nous y faire penser. Hissée depuis la lisière de sa propre forêt, vers l'inconnu.

Véronique Sablery a été une fillette, elle a dû grandir à travers les regards des autres – beaucoup de regards, y compris ceux des dieux et déesses surtout, tous bienveillants. Grandie surtout à travers son propre regard retourné, dès son plus jeune âge, comme un gant. Son œil a tourné, car retourné vers soi et le monde, dès son vivant, très tôt. Celle qui vit, travaille et expose maintenant est une éternelle. Morte et vivante à fois, elle nous scrute, humbles regardeurs, depuis ses œuvres, du haut de son trône : reine de son royaume. Comment le définir ? Quelles frontières ?

Elle s'est rendue dans la basilique de Saint-Denis, il y a quelques années, et depuis elle y est revenue à plusieurs reprises pour photographier les tombeaux des rois de France, que n'importe qui peut aller visiter et que les touristes, presque tous, ignorent, obnubilés par la Tour Eiffel ou le Sacré Cœur. La Tour Eiffel : jamais chose plus remplie de tout et de rien, et surtout de RIEN. Le Sacré Cœur : au cœur d'une fausse attention, que les gens, les touristes, prennent pour essentielle ! Fétichisme, quand tu nous tiens ! Deux choses sacrées qui ne l'ont jamais été, quand les rois de France, sacres, sacrés et consacrés, sont de plus en plus gardés *cachés*. Mais leur cachette n'échappe pas à ceux qui savent garder les mystères, tout en les perpétuant. Véronique Sablery est un de ces gardiens du sacré dans un monde qui n'a pas d'autre repère que la marchandise, la consommation. Elle ranime ou incarne, à travers ses œuvres, des *hiérophanies*, dans le sens que Mircea Eliade donnait à ce mot : l'irruption du sacré à travers le monde profane. Elle saisit, à sa manière, cette irruption et nous donne l'occasion de découvrir « *une réalité absolue, le sacré qui transcende ce monde-ci mais qui s'y manifeste et de ce fait, le rend réel* », selon le même Mircea Eliade. Et à Albert Assaraf de rajouter qu'en se manifestant, le sacré crée une dimension nouvelle, ce qui est important serait « *la quantité d'énergie ligative qui se dégage d'un signe à un moment donné de son histoire* ». Je l'appellerais, cette dimension, *un lieu tout autre*. Et proche de *l'avoir lieu*, que le poète Boris Wolowiec explicite quelque part comme cela : « l'avoir lieu ne révèle ni le je ni l'ici. L'avoir lieu affirme plutôt la volonté de tenir en équilibre à l'intérieur du vide entre le prénom et le nom. [...] Ainsi ce qui a lieu, ce qui apparaît comme lieu, ce qui apparaît jusqu'à [avoir] lieu c'est la chose de la chair, la chose inhumaine de la chair. L'avoir lieu n'est pas ce qui situe le je, ce qui assigne le je à la résidence de l'ici. L'avoir lieu apparaît plutôt comme la volonté de projeter la chair à l'intérieur de la proximité immédiate du lointain en dehors de l'ici et de l'ailleurs. L'avoir lieu n'assigne pas l'apparaître de la chair au site exclusif de l'ici. L'avoir lieu affirme la volonté de projeter la coïncidence de temps multiples d'existence à l'intérieur d'un seul lieu c'est à dire à l'intérieur du lieu de la solitude. » Et aussi : « [...] la chair apparaît comme une composition de lieux, comme une mosaïque paradoxale de lieux. Malgré tout seul celui qui a lieu à l'intérieur d'un lieu unique a la sensation de cela. Seul celui qui a lieu à l'intérieur d'un lieu unique sait que sa chair apparaît comme la composition d'une multitude de lieux. »

Véronique Sablery a toujours été à sa bonne place, celle de regardeuse du monde, d'un point très haut et à la fois très proche de nous : traversée par la chose regardée, elle a tellement regardé jusqu'à non pas devenir cette chose, mais à trouver ses propres moyens techniques-artistiques pour

nous faire **passer** - passage de témoin ! – son propre regard. Chose rare, difficile, et l'artiste a su le faire à chaque fois, à l'occasion de chaque exposition, et donc aussi pour « Eternels », du 6 au 14 juin, prolongée jusqu'au 17 juin 2015, à Caen, galerie « Le Quatorze ». Dans la salle qui lui a été réservée – con-sacrée ! – dans le volet droit du Triptyque où Yves Ledent occupait le volet gauche et Philippe Boutibonnes la prédelle, Véronique Sablery a exposé. Mais quoi donc ? Quelques photos, après des nombreuses prises photographiques, floues, bougées, déplacées, points de vue d'en haut, **parallèle aux gisants**, de très près, les regardant de face, frontalement. Tête-à-tête. Tout cela après s'être laissée imprégner par les tombes, les gisants, les transis, suffisamment préparée donc – sa propre chair comme faisandée après tous ces repérages, chair ou viande prête à être mangée, par les visiteurs de son exposition ! Elle a fait un choix – selon quels critères ? – et imprimé quelques-unes de ces photos, certaines sur du papier d'un grain très proche de celui de la peau, d'autres sur du verre. Dimensions variables des séries. La peau – autre sujet très cher à l'artiste... Dimensions variables. Et travail, ensuite, sur le papier et le verre : incrustation de perles, ou dessins à l'encre des larmes jaillissantes en longues lignes, en éventail. Plus exactement : des impressions numériques sur papier chiffon, rehauts à l'encre.

Le flou des photos d'origine et le flou des œuvres exposées, est un flou spécial, inédit, longuement recherché, unique, que j'appellerais donc le **flou sableryen**, comme autrefois on inventait une couleur et on lui donnait le nom du peintre qui l'avait trouvée : le bleu de Titien, le vert Véronèse, le bleu Patinir, ou bleu IKB d'Yves Klein. Ce flou n'est pas une technique tombée du ciel, inventée de toutes pièces, mais en rapport direct avec le regard posé sur les gisants, voire sur soi-même ! Véronique Sablery a voulu nous montrer la nouveauté de son regard et sentiment du monde. Pourquoi ce flou ? Pour marquer le lieu d'où elle nous parle ? Car elle nous parle, beaucoup, malgré le silence des fleurs qui complètent son exposition. Un lieu neutre aussi, où chacun peut se retrouver dans une interrogation sur la vie-mort. Le neutre aussi d'un Roland Barthes, qui avec son *neutre* a voulu réconcilier le binarisme, l'opposition, le paradigme. Dans notre cas : l'opposition vie-mort.

Mais pour exposer les œuvres, il faut les présenter à la vue des autres et les mettre et se mettre en danger, car c'est exposer sa vie. *Exponere*, selon l'étymologie : mettre à la vue de, dire, présenter, expliquer, mettre à la merci de. Un dépôt périlleux, donc, à l'extérieur, en dehors de soi et en s'éloignant de chez soi, de son atelier. S'installer dans la galerie Le Quatorze, pour l'occasion.

Je vous parlerai maintenant de mon regard court, accidentel, de novice mais transi et d'une transie de la chose vue, de mon regard sur CE HAUT REGARD de Véronique Sablery. Mon regard ni éloigné, à la Claude Lévi-Strauss, même si, en paraphrasant sa pensée, je pourrais dire que j'ai pu me regarder moi-même, vivante, comme une autre, morte (gisante). Ni le regard d'une autre, étrangère au monde. Ni le regard de l'Autre, semblable sans m'identifier à l'artiste.

Non : je pense que le regard de Véronique Sablery, en fin de compte, est un regard enchaîné, non pas dans le sens d'emprisonné, attaché, mais au contraire, un regard en mouvement, en transgression infinie, regard proche de cette technique cinématographique appelée *fondus enchaînés*, un regard (en va-et-vient) vers ce lieu mentionné plus haut et dont elle nous donne seulement des fulgurations, ou des morceaux ou moments choisis. A mettre dans une *pléiade* consacrée aux artistes, si la collection est inventée un jour.

Alors ce qu'on peut voir en réalité couché, allongé, gisant – dans les œuvres de Véronique Sablery devient vertical, debout, droit, VIVANT.

A relever aussi l'importance des mains dans la création de l'artiste et à développer à un autre moment. Ici seulement ceci : les mains agissantes autrefois et gisantes aujourd'hui sont redevenues vivantes : elles nous remuent, nous mettent dans tous les états. Et cette autre citation de Boris Wolowiec : « La main cartographie le miracle de mourir. » (*A Oui*)

Véronique Sablery annihile non pas la frontière vie-mort, mais j'oserais dire la mort et la vie mêmes. Ce qui reste, c'est ce lieu d'où elle nous regarde et où elle nous fait tomber à notre tour, tout en regardant ses œuvres.

Exposition aussi comme un livre d'interrogations : on est plongé dans une sorte de *Le livre d'heures* de R.M. Rilke... Où sont les corps des rois ? Où seront nos corps ? Où sommes-nous ? Où serons-nous, rois ou citoyens lambda ? Où suis-je ? SUIS-JE ENCORE ?

On voit surtout les têtes de quelques reines, et pas autant les têtes que les visages ! Inutile de rappeler l'importance des visages chez tant d'artistes, de tout temps. Mais la technique du flou sableryen les rend à la fois réels et inexistantes, voire inventés de toute pièce.

La distinction tête-visage, faite par Nicolas Bouvier, de même que par Gilles Deleuze, et selon laquelle la tête enferme (animal), quand le visage est ouvert (humain) s'applique très bien aux œuvres de Véronique Sablery.

Les visages plus que les regards ? Yeux fermés des reines, c'est le REGARD de Véronique Sablery sous les paupières. Les regards royaux sont comme vampirisés. De chaque visage c'est Véronique Sablery qui nous regarde et que nous regardons : regard caméra aussi d'une reine !¹ Comme si elle s'était reconnue dans un de ces gisants, reine anonyme, mais reine !

Impossible de ne pas rapprocher son flou du voile de Véronique : une évidence que ses images sont comme tamisées par un voile transparent, cette fois-ci, mais ayant servi ou servant toujours à essuyer le visage d'un Christ toujours présent, mais caché. Voile à essuyer aussi le visage de chacun d'entre nous, regardeurs.

Pourquoi les fleurs dans l'exposition ? Dans deux colonnes, sur les murs, des photos de fleurs du propre jardin de l'artiste, photos traitées, transformées, transfigurées et transsubstantiatisées, comme les photos des rois et reines. Fleurs et humains, c'est la même chose. Les fleurs transies ! Gisantes ! L'interchangeabilité fleurs-rois. La souveraineté des fleurs. Fleurs rouges, pour la plupart, avec des « gribouillages » d'encre ou couleurs par-dessus les photos, qui m'ont fait penser à Cy Twombly. Les fleurs comme clés de la réparation, aussi, de cette réparation du monde, selon les juifs : le *Tikkoun olam*.

Les perles, même fausses, des couronnes serties par-dessus les photos-images, auraient pu être formées par les huîtres-fleurs. Chacune, dans son sein si travaillé par l'artiste, a été changée en une demi-huître, qui a offert la perle ayant servi au sertissage des couronnes. Stylisées, à leur tour mortes et ranimées, les couronnes, qu'on ne mettra plus jamais, ombres des vraies couronnes, existeront toujours.

Les ombres sur le mur, des visages-images imprimés sur verre, les vitres (vitraux !) posés contre le mur, et dont les ombres bougent avec l'avancement de la journée et selon l'éclairage de la salle, pour ne pas dire aussi en fonction de notre regard et position devant eux, indiqueraient ici, à mon sens, le passage des heures, donc du temps, voire du Temps.

Le tableau sur verre comme horloge même, ou plutôt comme cadran solaire inédit.

Ombre portée sur un mur, Véronique Sablery est à son tour éternelle.

Bien voir ou bien montrer les gisants, c'est ETRE ces gisants mêmes, le temps de leur recreation ! Non pas des images câlinées - choyées – belles – mais vraies ! Car Véronique Sablery s'efforce de montrer finalement leurs âmes, voire la sienne. Vivants, voire vivante donc ! Eternels, les rois, éternelle l'artiste ! Ce qu'on veut oublier-ignorer-éluder, LA MORT, nous constitue.

¹ Une photo faite peu après l'exposition, qu'on peut voir en ligne, postée sur sa page Facebook, nous la montre avec une couronne de feuilles vertes, équivalent végétal de la couronne royale.

« Il n’y a que la vie. La mort n’existe pas. », disait un personnage du film transmis sur Arte le trois août 2015, film allemand, en noir et blanc, *Au fil du temps*, de Wim Wenders. Le jour où j’ai esquissé ce texte, dans la chambre où ma fille était en réanimation à l’hôpital Gustave Roussy de Villejuif, en sachant, depuis quelques jours, qu’elle ne pouvait plus être sauvée, le cancer du péritoine dont elle souffrait ayant eu raison d’elle. Jour aussi, ce trois août, de l’anniversaire des 21 ans de ma fille. Elle est morte quelques jours après. On ne gérait plus que sa mort, et moi à côté d’elle, dans tous les états, essayant de la sauver, malgré tout, par quelques mots, parlant de mort et vie. Depuis sa fenêtre, panorama sur Paris, avec la Tour Eiffel et le Sacré Cœur en érection. Engourdie de douleur après sa disparition, depuis ce calvaire transfiguré, plus ou moins caché, qu’est finalement toute vie, je me suis fait violence pour finir ce texte, pour faire vivre Clara, ma fille, encore un peu, à travers quelques lignes ici, sinon par sa douleur sous-jacente (souffrances de sa maladie), doublée de la mienne, faite à la fois de sa douleur et de sa mort annoncée.

Le verre, si important dans la création de Véronique Sablery, pourrait être aussi mis en rapport avec la transparence de l’âme. De l’âme de l’artiste. De l’âme de ma fille, qu’elle a rendue devant moi, après avoir essayé de l’empêcher de sortir, en lui insufflant, sans succès, ma propre respiration.

Les mouvements de l’âme de Clara ont pris un autre tournant : dans ses derniers moments de vie j’ai vu une saccade, frôlant les bruits du souffle dans l’étreinte amoureuse, vers son apothéose.

C’est ce que les œuvres de Véronique Sablery m’ont paru aussi : les saccades d’une étreinte amoureuse. Le son ou le chant – à nous de l’entendre ! – sera-t-il toujours plus fort que les images, malgré leur puissance ?

ET QUI OU QUOI ETREIGNONS-NOUS ?